



CINÉMA [s]
LE FRANCE
www.abc-lefrance.com

MASSAKER

DE MONIKA BORGMANN, LOKMAN
SLIM ET HERMANN THEISSEN

fiche film

FICHE TECHNIQUE

FRANCE/ALLEMAGNE/LIBAN/SUISSE
- 2004 - 1h39

Réalisateur :
**Monika Borgmann, Lokman Slim
& Hermann Theissen**

Idée originale :
Monica Borgmann

Image :
Nina Menkes

Montage :
Anne De Mo, Bernd Euscher

Musique :
FM Einheit



SYNOPSIS Du 16 au 18 septembre 1982, pendant deux nuits et trois jours, «sabra et chatila», chef-lieu de la présence palestinienne civile, politique et militaire au Liban est mis à feu et à sang. Vingt ans plus tard, six participants à ce massacre qui a choqué l'opinion publique mondiale, racontent pour la première fois leurs excès meurtriers et barbares.

CRITIQUE

Si l'on a grandi avec la guerre civile au Liban en invitée chaque soir au JT à la table familiale, on ne peut pas arriver à Beyrouth comme n'importe où ailleurs. C'était il y a déjà plus de dix ans et la ville n'avait pas encore subi son grand lifting. On regarde de tous ses yeux et on ne voit rien : l'aéroport, le passage du Musée, la rue Hamra, l'hôtel



Holliday Inn, le Saint-Georges, la colline d'Achrafieh, l'immeuble de l'Unesco et surtout Sabra et Chatila, l'innommable. On ouvre grands les yeux et on ne voit rien parce que les mots sont plus forts. Puis vient le temps des questions : et celui-ci, est-il chiite, sunnite, maronite, palestinien ? Comment le savoir, comment font-ils, eux, pour savoir sans demander ? Et celui-là, a-t-il tué, ou plutôt cet autre-là ? Non, c'est ridicule ! Mais statistiquement, on doit bien croiser au moins un tueur par jour, c'est sûr.

Les crimes font partie du décor, de la règle du jeu. C'est comme pour l'un des cinq assassins interviewés dans **Massaker**, le documentaire de Monika Borgmann, Lokman Slim et Hermann Theissen sur cinq hommes ayant participé au massacre des massacres de quinze ans de massacres (1975-1990). Sabra et Chatila donc. «Tuer le premier, ça te gêne un peu, le deuxième moins, le troisième moins encore, le quatrième tu commences à t'amuser. Tu en as déjà tué 4 ou 5, alors un de plus, ça ne te fait plus rien.»

Jusqu'à présent, seules les victimes de cette épouvantable boucherie avaient témoigné mais personne n'avait encore entendu la parole des exécutants, les membres des Forces libanaises, la milice du jeune chef maronite Béchir Gemayel qui venait d'être assassiné dans un énorme attentat à la bombe -probablement perpétré sur ordre syrien - quelques jours à peine après avoir été élu président de la République. «Même le jour où ma mère mourra, je ne serai pas aussi triste», se souvient un milicien. A ces chiens

de guerre, assoiffés de vengeance, on a jeté en pâture des civils palestiniens sans défense depuis le départ quelques jours auparavant des combattants de Yasser Arafat forcés de quitter la ville tombée aux mains des Israéliens alliés en la circonstance aux FL. Ce ne fut plus la guerre mais une orgie sanguinaire. Les ordres étaient simples : «Tout ce qui respirait dans cet endroit devait être tué. Tous sans exception, personne ne doit s'en sortir». Aujourd'hui encore, on ne sait pas exactement combien de personnes sont mortes à Sabra et Chatila du 16 au 19 septembre 1982 : entre 900 et 3 000.

Tous les témoignages confirment ce que l'on savait. Un homme en particulier a donné l'ordre : Elie Hobeika, devenu par la suite ministre notamment des Déplacés (sic), des Affaires sociales (re-sic) puis de l'Electricité, si bien que les réfugiés palestiniens du Liban ont mis un point d'honneur à ne pas payer leurs factures dans plusieurs gouvernements pro-syriens de l'après-guerre et assassiné dans un attentat à la bombe le 24 janvier 2002. Il a été sinon manipulé, du moins encouragé par l'armée israélienne, qui avait formé certains de ses hommes, et a, pendant la tuerie, fermé les yeux, allant jusqu'à faciliter le passage des tueurs, éclairer les camps la nuit et envoyer des bulldozers en renfort pour détruire les bicoques palestiniennes.

Mais les auteurs de **Massaker** n'ont pas cherché à faire œuvre d'historiens. Il s'agit plutôt ici de spéléologie. Jusqu'où peut-on descendre pour sonder les tréfonds de l'âme

humaine ? Que se passe-t-il dans la tête d'un homme qui a tué de sang-froid, et parfois même avec jouissance, des femmes, des hommes, des enfants, des bébés, des vieillards sans défense ? Si la parole des victimes est indispensable à eux-mêmes comme au monde, celle des bourreaux est plus difficile à entendre. Comment s'identifier ? Un seul d'entre eux esquisse des remords : «Evoquer ces souvenirs, c'est à la fois être jugé et purger sa peine», explique-t-il. Mais la plupart sont fiers, ou se voient au moins comme des victimes. Aucun ne se sent coupable : de toute façon, une loi d'amnistie, en 1991, a prétendument tourné la page de la «guerre civile».

Souvent, **Massaker** atteint les limites du supportable. Lorsque l'un des tueurs raconte la scène où l'un de ses camarades, boucher dans le civil, égorge les victimes les unes après les autres au bord d'une fosse commune. Et cet autre qui détaille comment il a lacéré une de ses victimes au couteau pour qu'elle ait le temps de se voir mourir. Le même raconte le viol d'une jeune fille, comme s'il s'agissait d'une bonne blague. Et encore ce commandant qui voulait que ses hommes «voient du sang couler pour de vrai», qu'ils «s'exercent sur des êtres vivants, pas des murs ou des rochers comme à l'entraînement. Un mur, ça ne crie pas, ça ne meurt pas». Avec une précision quasi militaire, ils dressent des croquis des lieux, précisent le nombre de balles tirées. (...)

Christophe Ayad
Libération - 22 février 2006



Ces sept années d'atrocités qui ont émaillé la guerre civile au Liban (1975-1982), événement enfoui depuis lors dans un *no man's land* de la mémoire collective, Sabra et Chatila est un événement qui culmine dans la monstruosité. C'est à son anamnèse partielle que nous convie ce film réalisé par des journalistes (deux Allemands et un Libanais), en donnant la parole à six des bourreaux qui ont participé à ce massacre et qui témoignent ici à titre anonyme, le visage dissimulé.

(...) On voit a priori deux leçons principales à tirer du récit entrecroisé des événements, tel que ce film nous le donne à voir et surtout à entendre. La première est historique et permet de retracer les faits : formation des milices durant la guerre civile, valeurs véhiculées dans leurs rangs (bérêts verts américains, OAS française, commandos israéliens), identification des donneurs d'ordres, description des mises à mort et des destructions de cadavres. L'implication israélienne tant dans la formation de ces troupes d'élite que dans la couverture du massacre (camp encerclé par Tsahal, fourniture de sacs pour enfouir les morts...) y semble particulièrement accablante.

Le deuxième enseignement à tirer du film est d'ordre proprement philosophique et concerne l'insondable question de la violence et du mal. Vingt ans plus tard, ces hommes ne regrettent visiblement rien, ne cherchent pas davantage à prendre la mesure de leur geste,

ignorent aussi bien la souffrance de leurs victimes, mais entonnent de concert, avec une stupéfiante crudité, l'éternelle et terrifiante litanie des bourreaux. L'ivresse des armes, la légitimité du combat, le goût acquis du sang, la nécessité de la vengeance, l'obéissance aux ordres.

Il demeure pourtant, sur l'un et l'autre de ces plans, un profond malaise, dans la mesure où les deux principaux postulats du film - ne faire témoigner que les bourreaux et respecter leur anonymat - sont pour le moins discutables. Comment croire à la parole de ceux qui témoignent cachés ? La question est fondamentale, tant sur le plan moral que cinématographique. D'abord parce qu'il faudrait être vraiment naïf pour penser que la parole anonyme offre une quelconque garantie de vérité. Ensuite parce que la seule condition de la vérité documentaire tient dans l'exposition consentie de celui qui s'y risque.

Souvenons-nous, sur le même sujet, du remarquable film de la Libanaise Danièle Arbid, **Seule avec la guerre** (2000), dans lequel la réalisatrice se confronte physiquement à ses personnages, ou de l'exceptionnel S21 du Cambodgien Rithy Panh, dans lequel la mémoire corporelle des bourreaux est si intelligemment sollicitée. Rien de tout cela ici, mais en revanche le danger bien réel de conforter la rhétorique de l'assassin dès lors que lui est garantie la jouissance de l'impunité, comme est garantie au spectateur celle de l'abjection à l'égard de ce qui, étant dépour-

vu de visage, n'appartient pas à l'humanité.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 22 février 2006

ENTRETIEN AVEC LES RÉALISATEURS

Vous dites «les guerres» ?

L.S. Oui, systématiquement. Car c'est une censure libanaise que de dire «la» guerre du Liban. Au pluriel, elle oblige les Libanais à se questionner. Sabra et Chatila a cette qualité de synthèse : pour la première fois, les trois forces en présence. Il y a eu du nettoyage confessionnel, du massacre-talion. Palestiniens, Israéliens, forces libanaises chrétiennes s'affrontent dans un même mouvement meurtrier. On désigne sous le terme «massacre» une tuerie de masse. Mais le mot vient a posteriori. Un «événement» devient «massacre». Je comprends l'approche du tueur qui dit, «on a exécuté des ordres.» Les tueurs croyaient à des «accrochages», à une «opération». Ce n'est plus le même ordre de valeur.

Comment les avez-vous rencontrés ?

M.B. En 1999, par hasard, j'ai rencontré deux hommes. Mais mon travail d'enquête n'a commencé qu'en 2001. La première personne était un chiite. Fin septembre 2001, on avait cinq personnes prêtes à raconter et ils ont été arrêtés, leurs appartements fouillés. Nous-mêmes étions suivis. Plus



CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



personne ne voulait parler. On a arrêté le projet deux mois. La sécurité, en fait, voulait savoir si on travaillait pour le compte du Mossad, si on faisait ça pour innocenter Sharon. Ils n'ont jamais cru que c'était un travail de mémoire, notion dont ils ne savent rien.

Symboliquement, que représentaient Sabra et Chatila avant le massacre ?

L.S. Déjà, il y a eu Sabra, plus encore que Chatila. Sabra a été la capitale politique de l'OLP. Claude Chesson, lorsqu'il s'est rendu en visite officielle à Beyrouth en 1981, s'est rendu à Sabra avec la garde présidentielle. Contrairement à d'autres camps, Sabra avait cette charge symbolique nourrie dès avant 1975. Or, Sabra possédait un stock d'armes que les «vieux» de l'OLP voulaient détruire car ils pensaient que les Israéliens ne s'attaqueraient pas à un camp désarmé. Il y avait ce stock d'armes mais elles étaient enfouies, cachées. Si bien que personne n'a eu le temps de les ressortir.

On ne voit pas les visages des miliciens...

M.B. Ils ne pouvaient parler qu'en étant sûrs de conserver leur anonymat, même s'il y a eu depuis une loi d'amnistie. Après, cela devient un problème de cinéaste : on réfère la vérité au regard et à la bouche, au visage qui l'énonce. Or notre film recueille une parole, un témoignage en s'interdisant ce référent. En même temps, cet interdit nous a aussi libérés, on

a voulu en faire un avantage. Je pense que le langage du corps trahit beaucoup ce que la parole masque. L'absence de visage donne une portée plus universelle. Et puis, tout ce qui est horrible n'a pas de visage.

(...) Peut-on recueillir cette parole sans la juger ?

L.S. Je ne saurais jamais juger en termes quantitatifs la responsabilité de ces gens-là. Ça a peut-être à voir avec ma propre culpabilité, je ne sais pas. Ça me pose le problème de la justice qui évacue la responsabilité. Je ne témoignerai jamais contre ces tueurs. Car je crois qu'on ne résout rien par le judiciaire, en trouvant des boucs émissaires. Cela suffit juste à une accalmie transitionnelle. Nüremberg a permis aux Allemands de redémarrer. La société libanaise a déjà tellement loupé toutes les occasions de redémarrer, la justice formelle ne fera pas avancer la chose, et encore moins la dénonciation quotidienne. (...)

entretien réalisé par

Philippe Azoury

Libération - 22 février 2006

MONIKA BORGMANN

Née en 1963 en Allemagne, Monika Borgmann a étudié la philologie arabe et les sciences politiques respectivement à l'université de Bonn et de Damas. Depuis 1988, elle est journaliste freelance pour la radio et la presse écrite et tra-

vaille pour ARD et Die Zeit, entre autres. Elle vit depuis quinze ans au Moyen-Orient. Elle a fondé en 2001 avec Lokman Slim «Umam Production».

LOKMAN SLIM

Né en 1962 au Liban, Lokman Slim a étudié la philosophie en France. Depuis 1990, il est le fondateur et le directeur de la maison d'édition d'expression arabe Dar Al-Jadeed à Beyrouth. En 2001, il fonde avec Monika Borgmann la société «Umam Production». Il écrit régulièrement dans la presse libanaise et pour des publications en langue arabe.

HERMANN THEISSEN

Herman Theissen est né en 1954 en Allemagne. Il a étudié la philologie allemande, les sciences sociales et l'art dramatique à Cologne. Depuis 1987, il est rédacteur à la Deutschlandfunk, la radio nationale allemande.

FILMOGRAPHIE

Documentaires :
Massaker 2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°541
Cahiers du cinéma n°609